

# LETTRE

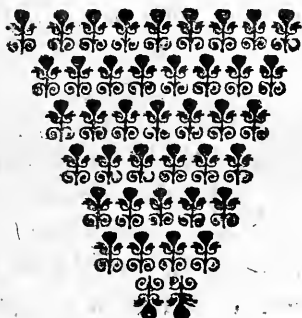
17 1225

ENVOYEE A

## DOM FRANCISCO

MARIA DEL MONACHO,  
Sycilien, Superieur des Theatins, Predica-  
teur & Confesseur du Cardinal Mazarini.

*Où il est sommairement respondu aux Libelles  
diffamatoires jettez à Paris par les  
Ennemis de l'Estat.*



A PARIS,

Chez PIERRE DV PONT, au Mont S. Hilaire,  
rue d'Escoffe.

---

M. DC. XLIX.

*Avec Permission.*

# LETTRE ENVOYEE A DOM FRANCISCO

*Maria del Monacho, Syilien, Superieur des Theatins,  
 Predicateur & Confesseur du Cardinal Mazarin.*

**M**ONSIEVR, l'ay esté bien estonné ayant appris, au lieu où ie me suis retiré durant les desordres de ma Patrie, & d'où pourtant, à mon grand regret, ie ne laisse pas d'en voir les desolations, que vous confiant trop temerairement à la Prouidence diuine, qui ne protege les Esprits factieux que pour vn temps, vous n'avez point abandonné Paris, où ie sçay que vous ne sçauriez viure (s'il est vray ce dont vous dites que vous faites profession, qui est de n'auoir aucuns reuenus) qu'aux despens du Peuple, dont vous mangez la substance, & auquel par vostre tolerance ou pernicieux conseils auez procuré la plus grande partie des maux qui l'ont accablé iusques à present. Peut-estre c'est à dessein que vous estes demeuré icy avec vos complices, pour aider à l'intention de vostre Maistre, & affamer cette populeuse Cité, sans la ruine de laquelle il pense ne pouuoir establir sa tyrannie: Mais Dieu Protecteur de cette Monarchie, semble s'opposer à ses pernicieux conseils, & connoist seul nos volonte; Il est seul qui peut penetrer iusques au plus profond de nos pensées; Il void l'esprit qui vous pousse par vne ambition enragée & vne vengeance diabolique, contraire aux Commandemens du Maistre que vous deuez seruir (ie ne dis pas Mazarin) mais Dieu Tout-puissant, qui se reserue à luy seul la vengeance des meschans. C'est luy qui fortifie nos armes, c'est luy qui enuoye des bleds, des farines, des viandes & du pain abondamment pour nourrir les Peuples qui inuoquent son saint Nom; c'est luy qui nous a donné tant de Princes & braues Capitaines pour commander avec ordre ce nombre infny de Soldats, dont fourmillent les rues de cette grande Ville, & qu'il semble que Dieu face par miracle sourdre de terre pour la defense des gens de bien & le soutien de cette Couronne. La iustice de nos armes requiere ce secours de la Bonté diuine, qui iuste ne peut plus souffrir les

exactions de Mazarin, les pilleries, les incendies, les blasphemes, les sacrileges & les violemens, par les troupes estrangeres appellées pour la ruine de la France. La bonne intelligence qu'il y a (contre vostre opinion) entre le Peuple, & cét Auguste Senat, entre les vns & les autres, avec nos Generaux, vnis d'un lien d'amitié si serré entr'eux pour la defense de la cause de Dieu, ennemy de ces violences, & pour la nostre; & l'heureux succez de nos armes, conduites avec tant de prudence & de bonne police, nous promettent dans peu de temps la fin de nos mal-heurs. Je croy que comme vous estes sçauant & iudicieux, vous deuez preuoir la mauuaise fin de vostre party, qui suit toujours la mauuaise & pernicieuse intention des Chefs. Les Tyrans ont eu de tout temps des commencemens assez heureux, bien que violens & sanguinaires, mais la fin aussi en a toujours esté sanglante pour eux; & on ne les a iamais gueres veu finir sans le poison, le fer, ou la corde. Les Histoires de cette Iste dont vous estes sortis avec vostre Maistre, vous en peuuent donner d'assez signalez exemples. Le Disciple de Machiauel vostre Docteur, ce Cesar Borgia, appellé le Duc de Valentinois, qui ne se promettoit pas moins que l'Empire de tout le Monde, & qui se vantoit d'estre quelque iour, ou Cesar, ou rien, fut tous les deux, Cesar de nom, & rien en fait: Car apres que par finesse & tromperie il fut parueniu à vne grandeur assez prodigieuse, rompant la foy promise aux Princes qui le maintenoient, apres auoir estably sa grandeur par le sang de ses concitoyens, & par la mort honteuse & cruelle de ceux mesmes qui l'auoient seruy; apres auoir fait pendre vn autre petit Tyrant nommé Oliuier de Ferme, attiré par ruse & sous bonne foy à Sinigallia, auecque le Vitellozze, & auoir mal-heureusement trahy les Vrsins & les Vitelles, voulant estre le maistre de Rome, creut n'y pouuoir paruenir par vn plus court moyen, que de faire perir les plus Grands de la Ville, & ne pardonner pas seulement au sacré College des Cardinaux, qu'il conuia dans vn Iardin sous couleur de les regaler, & c'estoit ceux qu'il croyoit contraires à son ambition, voulant les empoisonner, Dieu permit, comme il arriue ordinairement que le mal retombe sur son auteur, que par l'imprudence d'un Sommelier, son pere les

Pape Alexandre V I. fut empoisonné , & luy-mesme par mes-  
garde , pressé de la soif , beut du venin qu'il auoit préparé aux  
autres, dont sa ieunesse & son naturel robuste le preseruant, luy  
laissa vne langueur qui l'empescha de poursuiure plus outre ses  
desseins, & fut cause du deſbris de ses troupes, de la perte de ses  
Villes, de l'abandonnement de ses complices, & n'ayant plus  
de support du Pape, fut contraint de se ietter entre les mains  
des Espagnols, qui l'emprisonnerent : d'où depuis relegué en  
Espagne, il mourut simple soldat à Nauarre, destitué de biens,  
d'amis & d'honneur. Voila cét Escolier de ce Maistre impie.  
Voila la carâstrophe de la Tragedie de ce Tyran. Que si, bon  
Pere, quand vous fustes appellé en France, vous eussiez jetté  
l'œil sur ces exemples, & que vous eussiez tiré des leçons des  
Liures sacrez, plutôt que de Machiauel, pour instruire vostre  
Disciple, vous n'eussiez pas attiré & sur luy, & sur vous, la haine  
de tous les Peuples, ny l'indignation de Dieu, dont les Loix  
sont bien contraires à celles que vous pratiquez. Ce bon Mai-  
stre ne nous crie autre chose, Apprenez de moy que ie suis doux  
& humble de cœur, Que celuy qui se sert du glaue, perira par  
le glaue, Que le sang des Iustes crie vengeance deuant sa sainte  
face, Qu'il ne faut point faire à autruy que ee que nous vou-  
drions souffrir nous mesmes, Qu'il faut garder sa foy, mesmes  
aux ennemis, Qu'il ne faut point voler, ny mesme conuoiter  
le bien de son prochain, Qu'il faut que le Soldat se contente  
de sa solde; Il nous defend le viol, le meurtre & l'incendie.  
Voila les Leçons de ce grand Maistre, du seruice duquel vous  
vous masquez pour nous seduire : Et suiuant Machiauel, vous  
pratiquez le contraire; Car vous ne sçauriez vous purger du  
blasme que l'on vous donne, d'estre coupable de tous nos mal-  
heurs. Car si vous preferiez la gloire de Dieu à vos propres in-  
terests, & si suiuant vostre Vœu, vous vous fussiez appuyez sur  
la seule Prouidence diuine, vous n'auriez pas recours aux  
Grands de la Terre, & ne fonderiez pas l'esperance de l'esta-  
blissement de vostre Maison sur la fortune de Mazarin, vous  
ne conuieriez pas à ses volonteſ abominables; dans le secret  
de la confession, vous ne flateriez pas son ambition; vous ra-  
baissieriez son orgueil, vous banniriez sa cupidité effrenée d'ac-  
querir,

querir, vous adouciriez la rage qu'il a contre des Peuples innocens, desquels il a receu plus de biens & d'honneur qu'il ne merite, vous luy remonstrieriez que Dieu est protecteur des Roys, & des Loix, vous le feriez descendre du plus haut de ses vaines esperances, le faisant ressouvenir de la bassesse de sa condition, & du neant dont il est sorty: vous l'aduertiriez qu'il est bien vray que le Peuple de France, par ses pechez, a attiré l'ire de Dieu sur luy, qu'il en permet la vengeance, mais qu'il considere que Dieu, comme vn bon Pere, se sert des verges pour chastier son enfant, que puis apres il iette luy-mesme au feu. Oüy, MONSIEVR, parlez hardiment, ne craignez rien, si vous estes homme de Dieu. L'apprehension de la mort ne pût empescher S. Iean de reprendre Herode, & crier publiquement contre ses vices. Faites-luy sçauoir, à ce bon Ministre de nostre mal-heur, qu'il est la cause de tous les meurtres, les violemens, les saccagemens, les prophanations des saints Temples, & les incendies qui se commettent, il en respondra en son propre & priué nom, il en rendra compte deuant Dieu. Il arme le frere contre le frere, le pere contre le fils, & le fils contre le pere. Il preoccupe par ses subtilitez le cœur de cette Reyne, dont la nature est si douce, & dont l'ame est si sainte. Il luy fait accroire qu'elle est offensée, afin qu'il se venge par sa puissance, de ceux qui ne l'ont point offensé luy-mesme, & se sert de l'autorité du Roy, pour destruire la Royauté, & ruiner le Royaume. Il ne peut souffrir ces yeux clairvoyans du Parlement; ces Estoilles pures prennent garde de trop près, preuoyent de trop loin: Il a fait tout ce qu'il a pû pour les esteindre & estouffer, & n'en pouuant venir à bout, il fait comme les chiens à la Lune, il jappe contr'eux, seme des libelles diffamatoires contre ces ames pures & ces intelligences, qui tiennent icy bas quelque chose de la diuinité, entant qu'ils maintiennent & exercent la iustice, dont Dieu est le Principe; & ceux d'entre eux qui se sont monstrez les plus zelez, ont esté ceux contre l'innocence desquels il a vomy plus de venin, pour les rendre odieux au Peuple, & finement il les accuse de vouloir empieter la Souueraineté, sans laquelle ils ne sçauoient subsister; d'exiger de l'argent du Peuple, qui cognoist bien que c'est

le Parlement, dans la necessité des affaires, qui s'est saigné le premier. Et n'en est pas demeuré là, il attaque de loin, ne les osât enuifager de près, ces Princes genereux, & ces courageux Generaux d'Armées, qui defendent la Monarchje dont ils sont les premiers membres : Les vns, dit-il, sont mescontens, les autres ambitieux, & les autres auares. Cela est bien vray-semblable ! c'est le moyen de trouuer leur compte, de se rendre dans vne Ville inuestie, où y pour y gagner de l'honneur, & non de l'argent, le Cardinal y en a trop peu laissé : Aussi n'est-ce pas leur dessein. Ce n'est pas non plus icy qu'ils auront des Gouvernemens de Prouinces, c'est icy où ils les ont perdus : Leurs bois, leurs terres & leurs seigneuries, dont ils entretiennent les grandes despenses, & en guerre & en paix, qui conuiennent à leurs dignitez & à leurs naissances, ne sont pas dans Paris, ils sont exposez à la rage des Soldats estrangers, animez par leur ennemy. Et comme c'est sa coustume de se repentir, non seulement d'auoir bien fait, mais aussi de n'auoir pas assez fait de mal, il est marry que ce ieune Prince, vray Sang de Henry le Grand, ce grand Duc de Beaufort, dont la sincerité incorruptible, & dont la force & de corps & d'esprit luy a toujours esté redoutable, luy est miraculeusement eschappé des mains. Ce feu petillant pur & net, ne se peut pas cacher si long-temps sous la cendre, il est mal-aisé à estouffer, il se fait passage par tout, & rien ne peut resister à sa chaleur. Il a voulu ternir la gloire de cet inuincible Capitaine la Mothe Houdancourt, à qui la France doit tant de Prouinces, ou gagnées, ou conseruées, qui a esté esleué par tous les degrez d'honneur que meritoit sa vertu, dont la probité, l'integrité, la prudence en la conduite, & le courage indompté, ont esté recognus du feu Roy, & par eloges de sa propre bouche, & par des recompenses honnestes, qu'il auoit acquises au peril de sa vie. Il se repent de quoy sa tyrannie n'a pas esté assez puissante pour, contre les loix & la raison, faire mourir l'innocent : Et en veut aux Iuges & les blasme, à cause qu'ils n'ont pas voulu se laisser corrompre. Il n'espargne pas ce beau Lys, né dans le parterre de la France, Monseigneur le Prince de Conty, issu du sang des deux plus Illustres & courageuses Familles de l'Europe, & dont la ieunesse ne nous promet pas

moins de fruit, que nous en auons recueilly iusques à present des Vistoyres de Monseigneur son Frere. Le Duc d'Elbeuf, Prince genereux, y est taxé d'auarice, luy quel'on pourroit plüstoit accuser de prodigalité, aussi libérale des biens que sa naissance luy a donnez, que de son sang, & de celuy de ces ieunes Princes, Messieurs ses Enfans, qu'il expose tous les iours pour la conseruation de la Couronne. Vn ieune Prelat a suiuy le meilleur & le plus iuste party, c'est par ambition, cedit-il, oüy, c'est le moyen d'acquérir des Benefices lors que l'on luy saisit le reuenü des siens, Et de quil les peut-il pretendre que de Mazarin, qui en dispose & les donne (ie ne meveux pas seruir d'un plus vilain terme) à ceux à qui il luy plaist? Quel mal a-t'il fait, que d'estre trop homme de bien en vne saison où il ne faut pas l'estre? Il est Pasteur, il defend le troupeau dont Dieu luy a commis la garde, luy monstre le chemin par son bon exemple, l'exhorte de voix de ne pas suiure les chemins qui conduisent aux pastis venimeux: Le loup les attaque, il crie, il inuoque le Ciel à son secours, & la tendresse qu'il a pour ses brebis à demy escorchées, luy font prendre la houlette en main pour les defendre: Mais n'estant pas assez fort pour resister à la rage de ce loup deuorant, il prend des pierres, & se sert de toutes les armes que la necessité nous fournit pour defendre nostre vie. Voila, MON PERE, les criminels à qui en veut vostre Maistre, voila ceux contre lesquels, par mauuaises impressions, il a aigry le cœur de la Reyne, que Dieu veuille destromper par sa sainte grace; voila ceux qu'il accuse de crime de leze Majesté, qui exposent leurs biens, leurs vies & leurs enfans pour la conseruation de l'Estat, & pour restablir le Roy & la Reyne Regente sa Mere, dans le Throsne dont l'Usurpateur les a arrachez. Il dit qu'il n'a aucun Gouuernement, non, mais il en a disposé tant qu'il a pû à des personnes confidentes; n'estant pas encor si effronté, que de vouloir choquer tout à fait les Loix fondamentales du Royaume, faites contre les Estrangers. Et puis quel plus grand Gouuernement pourroit-il pretendre que celuy dont il iouit? de la personne sacrée du Roy, sous l'autorité usurpée duquel il commandoit cy-deuant souuerainement par tout le Royaume. Il n'a pas fait en France de grandes acquisitions, il ne luy en estoit pas besoin: car il ne pretendoit pas moins que de posseder cette Monarchie toute entiere; & c'est pour ce sujet qu'il a amassé de si grandes sommes d'argent, qu'il a fait transporter en plusieurs Prouinces estrangeres, pour de là auoir du secours au besoin, s'il n'estoit pas assez fort pour venir à bout de ses pernicieux desseins.

I'ay esté bien aise, MON PERE, de vous monstre en peu de mots les ressentimens de tous les bons François, afin que ne vous fiant plus tant sur les pretentions de cét Usurpateur, vous fondiez vos esperances sur quelque chose de plus solide; Et ie croy que vous eussiez mieux fait d'imiter les premiers de vostre Ordre, qui vinrent pour s'establir en France, & qui creurent le conseil du feu Roy, d'heureuse memoire, qui s'enquerant de leur institution, & eux ayant respondu à sa Majesté,



qu'elle estoit des'attendre à la seule Prouidence de Dieu, & de ne demander aucune chose. Le Roy iudicieux, leur dit: Mes Peres, vous estes mal arriuez, car vous pourriez mourir de faim en ce País; pource que les autres qui sont plus importuns, & ausquels l'Ordre permet de demander, ont assez de peine de trouuer dequoy viure: Et ainsi s'en allerent. Les Parisiens sont bons, mais ne sont pas si badauts, comme les nomment les libelles ietiez, qu'ils ne recognoissent fort bien les fourbes. Vous auez assez d'esprit, d'eloquence & de credit pour vous faire escouter en vne cause si iuste. Representez au Cardinal, qu'une bonne fuite vaut mieux qu'une mauuaise attente; son crime est de ceux que la Iustice ne peut pardonner. Tous les maux arriuez par la faute sont bien grands, mais ceux qui peuent arriuer sont bien plus à craindre. Ne considérez pas ceux de nostre party, mais prenez garde qu'il met au hasard deux grands Princes, qui ont gaigné tant de batailles, pris tant de Villes, & sur lesquels nos ennemis n'ont iamais pû auoir aucun aduantage: Prenez garde, dis-je, qu'ils ne tombent (dont Dieu nous preserue) entre les mains d'autres Princes François, & comme ils sont tous courageux, que les vns ne perissent avec les autres, & qu'en vn iour les François mesmes ne se facent plus de tort, & ne recoiuent plus de dommage par leurs armes inuincibles à toute autre Nation, que plusieurs siècles ne leur en ont pû faire receuoir par des Estrangers. Mais il y a bien plus, il s'est fait Gouverneur & tuteur d'un Roy, encore ieune & rendre aux iniures du temps, qu'il tire d'un lieu couuert, d'un lieu commode, d'un lieu assésuré, pour l'exposer en plein hyuer, & le plus rude qu'il y en ait eu il y a long temps, aux gelées, aux neiges, aux brouines, aux frimas, aux ployes, aux vents & aux deluges. Helas, quel accident en peut-il arriuer! Il fait comme vn meschant tuteur, lequel apres auoir consommé ou destrobé le bien de son pupille, & craignant que quelque iour, quand il sera venu en âge, il ne luy face rendre compte; n'osant le tuer, il le traite si mal, qu'il le fait perir ou de maladie, ou de faim, ou de froid. Et vous estes son Confesseur? & vous palliez ses meschancetez? Vous faites des vertus de ses vices, & vous pensez que nous vous estimions pieux; Nous sommes trop rebattus des ruses Italiennes, nous auons veu trop de Charlatans de ces Pays, trop de salt'enbenques, nous cognoissons vos grimaces, & nous nous déffions de vos menées. C'est pourquoy, si vous voulez viure en France, vivez à la mode de Francc, Preschez comme les autres Moines la parole de Dieu, administrez les Sacremens, attendez sa Prouidence, elle ne vous manquera iamais, non plus que la bienueillance des Peuples. Quand vous serez gens de bien, & qu'estrangers vous ne vous meslerez des affaires d'un Estat, où vous, ny vostre Maistre, ne doit auoir aucun interest; sinon, retirez-vous, s'il n'y a pas encor assez de monstres en Sicile vostre patrie, & vous placez auprès de ces escueils dangereux de Scylle & de Carybde, & croyez que nous éuiterons bien vos costes, & que la France se peut mieux passer de vous, que vous ne faites d'elle.





